

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	6 fr. 00
Six mois.....	3 fr. 00
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS
La Rédaction à SILVAIRE L'Administration à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR
Un an..... 8 fr. 00
Six mois..... 4 fr. 00
Trois mois..... 2 fr. 00

1789-1911

Il y a encore des Bastilles à démolir

LE 14 JUILLET

En 1789, le peuple révolte, menacé d'une répression terrible, sentant contre les canons de la Bastille seconde-raient, en déblayant le faubourg Saint-Antoine, quartier populeux et révolutionnaire, les trente mille hommes de Besenval, campés au Champ de Mars ; le 14 juillet, le peuple monta à l'assaut de la Bastille.

C'est ainsi que commença la Révolution. Le peuple remportait sa première victoire. Il lui fallait une victoire matérielle de ce genre. Il fallait que la Révolution soutint une lutte et qu'elle en sortit triomphante. Il fallait que le peuple prouvât sa force, afin d'en imposer à ses ennemis, de réveiller les courages en France et de pousser partout à la révolte, à la conquête de la liberté."

Ainsi s'exprime Kropotkin en parlant de la prise de la prison d'Etat.

Hélas, le peuple ne devait pas profiter longtemps de sa victoire. L'action parlementaire substituée à son action directe ; sa confiance en des politiciens : l'assassinat de Marat par Charlotte Corday, l'ami du peuple, ce grand défenseur tant calomnié, tout cela fit dégénérer la révolution en luttes intestines entre partis, fatigant le peuple et ouvrant les portes à la réaction.

Seule une classe de la société sortait triomphante, maîtresse de la situation : la Bourgeoisie.

Aujourd'hui, cette classe est à son apogée. Maîtresse de la puissance économique comme du pouvoir politique, elle écrase les travailleurs aussi cruellement que la monarchie.

La République édifiée sur les cadavres de la Commune est aussi peu libérale que l'Empire.

Si le peuple de 1789 a fait couler la Bastille, la République 3^e a su la rétablir.

A la Santé sont envoyés ceux qui se révoltent contre les crimes des requins de la finance, ceux qui travaillent à l'émancipation des travailleurs, ceux qui défendent leurs droits à la vie. Sont envoyés à la Santé tous ceux qui combattent les institutions du militarisme, de la magistrature, de la police, soutiens de la société d'esclavage et de misère qu'est le régime républicain capitaliste ; sont emprisonnés tous ceux qui travaillent à l'édition d'une société d'humanité, d'amour, de liberté.

Après Mazas, après Sainte-Pélagie, la Santé est devenue la prison d'Etat de la Troisième République Française !

Le nombre des ouvriers, des écrivains, les uns pour s'être révoltés, les autres pour avoir défendu ces révoltes, le nombre de ceux qui y ont villégiatur ou qui y villégiaturent à l'heure présente est grand, très grand.

Hervé, Métivier, Gorion, Le Scornec, etc., depuis des mois et pour des

mois encore sont prisonniers du gouvernement.

Et pourtant en ce jour, 14 juillet, l'on fête la Révolution ; l'on clame partout le cri de « Vive la liberté ». L'on commémore la chute de la Bastille.

Ne se souvenant plus des sacrifices, des souffrances que représente cette Bastille ; la foule reste rentrée à ceux qui aujourd'hui sont enfermés dans les geôles républicaines pour avoir cru au mot liberté ; la masse, ignorante et avachie, abrutie et moutonnière, ne pense pas ; elle ne sait qu'à boire. Enthousiasmée par une mise en scène, elle ira acclamer les galonnards, la troupe composée du même peuple inconscient, qui demain la fusillera si elle osse revendiquer ses droits.

Mais à côté de cette masse abrutie, un minorité déjà forte commence à ouvrir les yeux. A côté de la foule moutonnière, il est une foule qui commence à vibrer et à prendre conscience de sa force, de sa dignité.

Et, pendant que l'une ira bêtement applaudir ses tortionnaires, ses oppresseurs, l'autre songera à ceux qui combattent avec elle pour sa libération, pour son émancipation, et c'est avec ceux-là qu'elle manifestera.

A. Dauthuille.

La Fête de Madame

Dans la maison close, mal bruit ne pénétre du dehors et l'œil investigateur du passant ne peut saisir ce qui se passe dans le salon. Ces dames sont parées de robes de gaze, laissant deviner une nudité hideuse, leurs visages sont enduits d'une épaisse couche de fard qui cache les rides produites par les longues veutes dans l'attente du client, par les nuits de crapuleuses orgies, par toutes les salétés que ces prostituées ont pu accompagner au cours de leur trop longue existence.

Elles sont là, minaudant entre elles, la bouche pâteuse des consommations variées qu'elles ont ingurgitées ; vautrées sur des canapés aux ressorts brisés, les coudes appuyés sur des tables grasseuses, elles pensent à la fête qui va se dérouler tout à l'heure, et qui leur laissera quelques heures de répit dans leur honteux trafic de filles publiques. Celles qui sont là n'ont point l'excuse de la pauvre rouousse, de la misérable pierreuse : la cupidité, l'égoïsme, l'ambition les ont poussées dans ce bouge intérieur.

Aujourd'hui, c'est la fête de Madame ! La patronne se nomme Marianne, les filles portent les noms de Religion, Patrie, Armée, Justice et ces quatre créatures ont pour souteneur le Capital.

Madame est à son comptoir, l'heure de la fête a sonné ; la Patrie joue le Marseillaise sur un piano désaccordé ; l'Armée entonne une marche guerrière ; la Religion singeant les prêtres antiques du mieux qu'elle peut, cherche en des pas chancelants de petite vieille trop saoule, à se rendre gracieuse : la Justice se prosterne si bas qu'elle s'affale à plein ventre.

Après s'être copieusement désaltérée avec ses compagnes, la Religion s'avance vers Madame : « Tu m'as méconnue, renie, mise au dernier rang ; tu n'as pas encore osé me jeter au trottoir, mais je te suis une gêne. Et pourtant je t'ai servi de mon mieux ; à mes amans j'ai prêché la résignation, l'obéissance aux riches et aux

puissants ; ceux qui se détournent avec horreur de moi, je les ai poursuivis d'une haine implacable. Comme mes compagnes, j'ai traqué, torturé, emprisonné, assassiné les penseurs, les êtres épris de justice et qui préféraient ta rivale : La Liberté. En ce jour de fête, permets que je vienne brûler un peu d'encens et te souhaiter longue et paisible existence.

— Ton langage me fait plaisir, ma fille, ne crois pas que je t'aie méconnue comme tu le dis : pendant longtemps mes regards attendris ont été fixés sur ton travail sournois et hypocrite, j'ai admiré ton adresse, ta savant, tes éreintes passionnées et avares ; ton envie sur les faibles m'a armée ; si je t'ai délaissée c'est que tes clients se faisaient plus rares et que pour la dignité de ma maison, les ébats me portaient préjudice, les hommes disant que leurs femmes les abandonnaient pour toi.

La Patrie s'avance alors et dit : « Comme la Religion j'ai tenu les hommes sous de despotes éreintes. Ils se sont entre-tués pour moi ; après des siècles d'existence je suis encore l'objet d'un amour profond, insensé ; pour un hochet, un ruban, mes amants vont au loin mourir sous des climats meurtriers, grotteaux de fièvre, affublés par la dysenterie, victimes du froid, de la chaleur torride, des marais aux eaux pestilénelles, de la faim, de la soif ; ils vont, pauvres fous, pauvres gars de 20 ans, mourir loin de leur vieille mère, de leur père, de leur amante, de tous ceux qui les aiment. Et s'ils meurent oubliés tout ce qui devrait les retenir au foyer, c'est pour moi, pour moi la Patrie, la pieuvre, la mangeuse d'hommes. Mais j'ai des ennemis, ô Marianne, et qui sont tiens aussi, Défends-moi, protège-moi car je sens que bientôt je succomberai. Marianne, reçois mes vœux de bonheur.

— Que le fard qui te cache le visage te fait paraître belle ! Ne crains pas pour tes jours et pour les miens : n'avons-nous pas la Loi avec nous ?

La troisième prostituée se présente ensuite.

Marianne, aux temps anciens, j'étais homme, on disait avec dégoût que j'étais mercenaire. Aujourd'hui, on m'exalte. Je n'inspire haine et mépris qu'à la classe ouvrière. Mes baisers sont pour les puissants, jamais je n'ai été si forte, si protégée que sous ton règne, jamais je ne me suis plongée dans le sang de mes ennemis, les travailleurs, comme depuis ta venue. Mes campagnes sanguinaires ne se comptent plus : après l'Indochine, le Dahomey, Madagascar, tu as ajouté à mon blason rouge Fourmies, Chalon, Villeneuve-Saint-Georges. Marianne, reçois mon suprême hommage et compte sur moi pour te défendre, comme tu me défends contre ceux qui veulent détruire mon prestige, m'anéantir, détourner de moi mes amants.

La Justice s'avance à son tour, rampante ; son attitude donnait la nausée.

— Je n'ai presque plus d'amants, dit-elle, mais mes sœurs et moi-même nous donnons assez de clients pour vivre ; on me hait, je le sais, mais peut-on avoir plus de haine contre moi que je n'en ai pour mes ennemis ? C'est impossible. Voir, ma robe est rouge du sang de mes victimes ; on m'ataque sans cesse et continuellement, répète autour de moi : nous voulons la justice, et lorsque je me présente, on me repousse en disant : « Tu n'es pas la Justice, tu n'en es qu'une hideuse caricature, ton fard ne cache pas ta laideur ; va-t-en loin de nous, toi et tes sœurs, pour que sur les débris de votre maison louchue, nous puissions bâti la cité où tous les êtres vivront sans loi, sans armée, sans patrie, sans religion, dans la grande cité d'harmonie où tous s'aimeront, s'entraideront, où il n'y aura ni esclaves, ni persécutions.

— Ne craignez rien, mes filles, répond la Matrone, ce temps n'arrivera jamais, notre puissance est invincible et nos ennemis seront anéantis par nos forces combinées.

— Mais une voix sortant de l'ombre prononce ces paroles : « Hâtez-vous de jeter des douleurs de vos victimes, car votre fin est proche. »

Les filles et la matrone se retournèrent épouvantées et virent l'Anarchie qui s'avait, resplendissant de beauté d'un noble et assuré, triomphant ! José Landes.

Et cependant, les gouvernantes, les bourgeoises de la troisième République

Les prévisions les plus optimistes sont dépassées. Dans un magnifique élan, le Bâtiment tout entier s'est levé. Au refus du patronat d'accéder à leurs pourtant modestes revendications : suppression du tâcheronnat et journée de 9 heures, les ouvriers syndiqués de la Bâtiment, toujours à l'avant du mouvement d'émancipation prolétarienne, ont unanimement déserté les chantiers.

Dès le premier jour, on comptait 50.000 grévistes. Toutes les corporations — près de 40 — avaient aussitôt pris une part effective à ce superbe mouvement. Dans les innombrables chantiers de Paris et de la banlieue, tout travail est arrêté ou presque, et les régiments mobilisés pour protéger les jaunes dans leur besogne de traîtres ne les garantissent pas toujours d'une correction méritée. La chasse aux renards bat son plein !

Ainsi la provocation du gouvernement de requins, faisant arrêter, la veille du conflit, trois militants du Bâtiment, n'aura servi qu'à accentuer la révolte ouvrière.

Cette belle grève est intéressante à plus d'un titre. Admirable par son élan, sa spontanéité et son amplitude, elle est en outre un grand exemple et une grande promesse pour le monde des exploitations. Eclairée par les succès successifs des grèves corporatives qui ont eu lieu derrière.

Bourreaux Républicains

Après s'être hâté de rire, comme le conseillait Beaumarchais, devant la célébration, par les tyrans du jour, de la chute de la Bastille, symbole de toutes les tyranies, il faut bien en venir aux innombrables victimes du régime actuel dont les crimes ont fini par égaler ceux du « bon vieux temps ».

Il est surtout atroce de penser qu'en pleine « Fête Nationale » quatre hommes de cœur, incarcérés — entre tant d'autres — dans une moderne prison d'Etat pour avoir cru à la liberté d'exprimer et de manifester leurs opinions, sont soumis aux tortures de la soif et de la faim.

Allignier et Viet, car il en est ainsi pour Gally, Boudot, condamnés pour faits d'ordre politique, et détenus arbitrairement, inutilement au régime du droit commun. Révoltés à la fin contre ce traitement infâme, ils ont fait savoir qu'ils se livraient à l'affrayante grève de la faim jusqu'à ce que satisfasse leur soif donnée.

L'un d'eux, Boudot, vient d'être transféré au quartier politique, après qu'on l'eût laissé quatre jours sans nourriture. Peut-être les autres ont-ils péri, à l'heure qu'il est, des suites de cet affreux supplice.

Et cependant, les gouvernantes, les

nierement (plombiers, serruriers, menuisiers), la Fédération du Bâtiment comprit qu'il fallait agir collectivement en se basant sur des revendications d'ordre général.

Aussi, comme le remarque justement Péricat, « quelle soit l'issue de la lutte, elle aura donné déjà un résultat aussi grand peut-être pour l'avenir que l'obtention des deux grandes revendications : c'est l'unité de vues et d'action enfin réalisée dans le Bâtiment parisien. Ce sont toutes les corporations qui viennent de se dresser contre le patronat pour la défense de leurs intérêts communs. »

La signification d'un tel mouvement n'échappera pas à la classe ouvrière tout entière. Même s'il est vaincu, le Bâtiment aura bien mérité de celle-ci. Il a montré le chemin des victoires fécondes. En le suivant, les travailleurs accéléreront dans une proportion incalculable l'avènement de leur émancipation.

La C. G. T. vient de remporter un éclatant succès contre les politiciens de tout poing dans la question de la Grande Escroquerie. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'elle contribue à faire obtenir un succès d'une égale portée en secondant de tout son pouvoir les ouvriers du Bâtiment dans leur grande lutte.

— en attendant ceux de la quatrième, sdrait-elle sociale, — continuent à faire la sourde oreille.

Misérables ! si l'un des nôtres succombe ainsi, prenez garde ! Il y a encore des coeurs fiers que l'alcoolisme, les sermons de la laïque et le servage du patronat n'ont pas complètement abruti. Ceux-là mourraient vous faire payer cher votre infâme indifférence.

SCHRAMECKINERIE

Sous l'empire, les gouvernantes mettaient les condamnés pour un délit politique au quartier spécial ; les républicains de 1911 les mettent tout honnêtement au droit commun.

Baritaud, Vieu, Dumont, les trois délégués du bâtiment, inculpés d'opposition antimilitariste, après un court interrogatoire, ont été écrasés au droit commun.

Nos camarades de Puteaux, Allignier, Boudot, Forget, condamnés comme siégnaires d'une affiche antimilitariste, ont été mis au droit commun.

Schrameck, l'empereur des prisons, en prend véritablement trop à son aise. Déjà, une première fois, nos camarades emprisonnés à la Santé se sont montrés solidaires de leurs amis. Que les gouvernantes prennent garde.

Si les prisonniers du quartier politique sont prêts à s'insurger, les révolutionnaires du dehors sont prêts à les soutenir, à les secourir.

Nous ne souffrirons pas que des hommes condamnés pour délit d'opinion, syndicalistes, socialistes, anarchistes ou royalistes, comme Henri Lagrange, soient à la merci d'un homme.

Le Carnaval Tricolore

Il y a le Mardi-Gras, il y a la Mi-Carême, mais il est une fête plus officielle et plus nationale : le carnaval tricolore du 14 juillet.

Réjouissons-nous donc... La Cité revêt sa déroque des grands jours, se parde de bleu, de blanc, de rouge.

Les oriflammes républicaines flottent au vent, à moins qu'elles ne s'accrochent burlesquement au sommet des mâtés peinturlurés, mêlées aux bannières de notre allié le tsar et de notre ami Georges V.

Marianne célèbre sa fête. Ce n'est pas au hasard, croyez-le, qu'elle a choisi pour cela l'anniversaire de la prise de la Bastille légendaire. Elle veut nous montrer la gourmandise, que pour défendre ses prisons, ses lucres, ses privilégiés, elle est prête à d'autres et plus acharnées répressions que celles de cet imbécile de Louis XVI.

Nous sommes loin des Invalides de Larrey. C'est un corps d'armée que la gaillardarde nous exhibe : les soldats innombrables grotesquement bigarrés, les fusils par milliers, les sabres et les cuirasses étincelants sous le soleil lourd, les canons scientifiques aux gueules meuglantes : tout l'outillage de meurtre dont elle sait user aux expéditions coloniales, aux champs de grève, en attendant mieux.

Aussi viennent-ils parader en grande pompe, et la bête à l'engras de l'Elysée et le Caillaux des Crédits cosmopolites, avec toute la séquelle des Augagneur et des Delcassé réveurs de grandes massacres. Et toute la domesticité chamarée, décorée, chargée d'oripeaux multicolores : Quinze-Mille barrés d'écharpes, fonctionnaires brodés, ambassadeurs dorés, toute la valetaille de luxe des Banques internationales.

Puis c'est du tricolore toujours, des drapeaux de soie neuve, qu'Armand, d'un geste noble, va distribuer aux artilleurs, privés encore de ces nobles emblèmes. Drapeaux vierges d'inscriptions glorieuses, mais que des Casablanca, Aventrées, des Communes insurrectionnelles broyées sous les obus à la miéline illustrent, on l'espère, de faits d'armes bien républicains.

Et cependant, les prisons démocratiques sont boursées de révolutionnaires, d'ouvriers, de maçons grévistes, de militants descendants de ces mauvais bourgeois du faubourg Saint-Antoine qui allèrent en 1789 abattre la Bastille des nobles et des pamphlétaire bourgeois.

Et Marianne pavoise, illumine, tire aux cieux les flambées de ses feux d'artifice.

Dansez, gigolettes, c'est la fête de la grande praline.

**

Mais, Marianne est peut-être bien imprudente. Sa fête pourrait être troublée cette fois.

A force de dépasser la mesure, on s'expose à des désagréments.

Et sa belle armée, dont elle fait parade, qu'elle ne s'y fie pas trop. L'arme pourrait un jour éclater dans sa main, malgré toutes les mesures de rigueur prises contre les antimilitaristes.

L'odieux carnaval tricolore, ignoble mascarade républicaine, pourrait bien un jour être interrompu par la grande voix de la Révolution.

P.

L'ESCRUQUERIE EN ÉCHEC

La loi d'escroquerie n'a pas de chance. Elle avait trouvé un parti épata pour la patronner auprès des « viles populaces ». Sous l'impulsion du citoyen Jaurès et de certains philosophes, avocats et autres parlementaires, la majorité du P. S. U. en avait pris la chaudeuse défense.

Les ouvriers ne s'étaient pas laissé rouler, mais le P. S. U. ayant perdu dans ce scandale le plus clair de ce qui lui restait de prestige, les plus avertis des socialistes ont imposé à leur parti, malgré la résistance optimiste de Jean Jaurès, un changement radical d'attitude.

Cela n'a d'ailleurs que fort peu d'importance. L'approbation ou l'improbation des partis politiques n'a rien qui puisse émouvoir les masses ouvrières en volonté d'émancipation.

Le C. G. T. s'est montrée énergique, aussi toutes les résistances flétrissent. Le Caillaux des grandes Banques use maintenant de toutes sortes de ruses et d'atrocités pour éluder les conflits inévitables que provoquerait l'application de la loi.

Le salaud espère, en gagnant du temps, lasser tout le monde.

Les travailleurs ne seront pas sa dupe. La loi d'escroquerie, la loi de vol sur les salariés, la loi de mise en carte sera inexorablement sabotée. Gouvernance et

politiciens se le peuvent tenir pour dit.

Et le syndicalisme révolutionnaire « anarchisant » sera victorieux. Victoire partielle sans doute, mais que d'autres suivront plus larges et décisives, contre l'Etat parlementaire et capitaliste. Car la plupart des militants espèrent bien qu'ils doivent un jour atteindre la soixantaine, avoir assez d'ici là transformé la société pour n'avoir pas besoin d'espérer les chétives et douteuses retraites républicaines.

La Chasse aux Antimilitaristes

Qu'ont donc nos gouvernements ? Quel mauvais rêve a fait notre premier ministre, Caillaux-Badingue, comme l'appelle la *Bataille Syndicale*, quel cauchemar ont eu les conducteurs du char-gouvernement pour que tout à coup, sans crire gare, ces messieurs partent en guerre contre une œuvre qui est un acte de solidarité ?

Depuis dix ans, en effet, les organisations syndicales ont fondé une caisse spéciale destinée à venir en aide aux jeunes syndiqués sous les drapeaux.

Comme dit notre ami Yvetot dans la *Bataille* : « Cela surpassé les filets de huit vol de nous voir attribuer à nos frères, à nos fils, le *Sou du Soldat*, qui entretiendra en eux le souvenir de ce qu'ils étaient hier, de ce qu'ils reviennent demain. »

En effet, le *Sou du Soldat* (ainsi se nomme la caisse spéciale) est le trait d'union qui unit le jeune soldat à ses camarades de lutte.

« Le Sou du Soldat, continue Yvetot, rappelle au pauvre pioupiou qu'il est avant tout un homme et que :

« 1° Les règlements militaires doivent passer après les lois humaines ;

« 2° Les ordres de ses chefs ne doivent pas éloigner le cri de sa conscience ;

« 3° Si l'on veut donc le forcer à être un assassin, il doit, après s'y être refusé, si on l'oblige absolument à servir des armes mises entre ses mains pour être le masseur de ses frères, devenir leur justicier et le vengeur des opprimés ;

« 4° Ses ennemis ne sont pas les grévistes ni les malheureux exploités d'une autre nation : ses ennemis, ce sont ceux qui le commandent, l'oppriment et l'exploitent ! »

Ce que pense Yvetot du Sou du Soldat, nos gouvernements l'ont compris. Et quoique nos bons bourgeois se réjouissent quand ils entendent dire qu'une mentalité nouvelle anime les jeunes gens, ils n'en sont pas moins convaincus que cette mentalité nouvelle existe et ils la craignent.

Pour eux, c'est plus qu'un danger : c'est une catastrophe qui se prépare. Cette mentalité peut et doit fatallement faire crouter les plans de banditisme tramés par les forbans de la finance.

Les dernières perquisitions à la Bourse du Travail et à la C. G. T. n'ont certainement pas eu pour seule cause la propagande antimilitariste. Il est certain qu'en arrêtant les camarades Viau, Dumont, Bariaud, les gouvernements visent à enlever trois militants à la grève du Bâtiment.

L'incident marocain n'est pas vidé : le relatif silence de la presse bourgeoisie à ce sujet n'est point de bon augure, et nous pouvons tout redouter des résultats au pouvoir.

Les arrestations de dimanche matin ne sont-elles pas le prélude de toute une série ? Pour pouvoir réaliser le carnage d'une guerre qui doit ouvrir de nouveaux débouchés dont nos gros exploitants seuls profiteront. Caillaux, à la façon de son prédécesseur Clemenceau, ne cherche-t-il pas à écouler, à enrayer par la répression, en emprisonnant les principaux militants, la marche toujours croissante de l'antimilitarisme, de la haine de l'armée, de la négation des patries ?

Si là est le but de notre premier ministre, qu'il me permette une observation :

L'antimilitarisme a pénétré dans le syndicalisme ; il y a tellement pénétré qu'aujourd'hui il en fait partie intégrante. Pour éloigner cette propagande, il faudrait donc tuer les syndicats.

Or, je ne pense pas que Joseph Caillaux croie possible la disparition du syndicalisme !

Alors qu'il soit certain que, quoi qu'il fasse, qu'aucun terrible que soit sa répression, il restera des antimilitaristes et des révoltés. Les prisons républicaines furent-elles pleines, il en restera encore assez dehors pour empêcher les bandits financiers de mettre à exécution leurs sauvages desseins.

Les mesures que prennent les gouvernements ne peuvent que faire augmenter la haine qui déjà envahit le cœur des travailleurs. Et c'est là une chose qui nous réjouit.

A. D.

Journalistes, Patriotes et Mouchards

De toutes les industries capitalistes, la plus écourante est sans doute celle que l'on appelle communément la « Grande Presse ».

Cinq ou six journaux à gros tirage supérieurement outillés au point de vue technique, se disputent la masse des lecteurs, gogos et badoûs, source de bénéfices directs et de gains corolaires beaucoup plus lucratifs. Certaines feuilles politiciennes, malgré les vilenies inévitables de leur fonction, peuvent garder le sentiment de servir un parti, de défendre, bonne ou mauvaise, une cause. Ici, il n'est plus question que de faire des affaires, de gagner de l'argent. Et comme le battage des réclames et des exhibitions plus ou moins sportives ne suffit pas, on y supplie par l'exploitation rémunératrice des passions les plus rétrogrades et des instincts les plus bas de la foule inconsciente.

De ces grandes feuilles donc, toutes les turpitudes sont à attendre. Le *Matin*, aux attaches policières bien connues, écoule jusqu'au vomissement en réclamant le rétablissement de la torture et du fouet, en ouvrant ses colonnes aux pires insinuations contre les cheminots révolutionnaires sous le coup de poursuites, et en maintes autres occasions.

Son principal concurrent, le *Journal*, ami déclaré de Lépine, nous montre qu'il ne le cède pas plus à son rival en fait de manœuvres policières que pour organiser des courses d'aéroplanes.

Nous avions déjà vu tel philanthrope renommé y réclamer des répressions contre les vagabonds et les romaniens dont les roulettes offusquaient son automobile. Et tel autre plus célèbre encore redresseur de torts, s'y plaint de la douceur des baignes, réclame des châtiments plus féroces, des méthodes pénitentiaires plus énergiques.

Que de tels propos n'aient été relevés comme il le fallait, on doit s'en prendre à cette fausse honte qui trop souvent nous paralyse. Le paria, le hors-la-loi, le malfaiteur, nous scandalisent à nous à faire solidaires, à dire la seule responsabilité dans le crime d'un ordre social criminel, à prendre le parti du forçal, même « coupable » contre ses honnêtes tortionnaires — et que nous n'acquiesçons pas plus à l'aberration des « criminels vulgaires » qu'à celui des serviteurs de l'Idée.

Enhardis un peu par cette lâcheté, ces gens se prennent ouvertement aux nôtres. Un certain Humbert, ancien officier et sénateur de son état, a publié, le 9 juillet, un article sous ce titre : *Il faut donner la chasse aux réfractaires*.

Les réfractaires, ce ne sont plus ici les irrespectueux de la propriété, les irrévérencieux du bien et du mal. Ce sont les révoltés contre l'abject militarisme. Ce sont les soixante-cinq mille déserteurs et insoumis dont le nombre empêche de dormir les professionnels du patriottisme démocratique.

Que le nombre des réfractaires aille formidablement en croissant, il y a à la fois nous rassurer et nous encourager comme il y a de quoi effrayer les fanatiques.

Le capitaine Quinze-Mille ne compte ni sur son éloquence ni sur les boniments patriotiques de ses collègues pour remédier à la situation. Il sait bien que cela ne prend plus.

C'est en bras séculier que cet homme libéral en appelle « pour rallier autour du drapeau, de gré ou de force, cette foule d'inconscients de pervertis ».

Les inconscients et les pervertis, ce sont ceux qui se refusent au métier d'assassin, qui veulent éviter la servitude militaire ou que n'allèche pas l'attractive perspective de Biribi ou des Travaux Publics.

Contre ces inconscients, « l'honorabili » Humbert trouve la police trop molle et les conseils de guerre trop cléments (?) Le loyal officier, digne de son ancien chef, l'André des fiches, réclame le perfectionnement des recherches policières, l'encouragement au zèle des mouchards et à la délation vénale, démontre qu'il est que « la prime soit accordée plus largement pour tout homme remis sous la main de l'autorité militaire ».

Après quoi s'il était besoin d'inscrire dans la loi des rrigures nouvelles, ajoute l'officier-sénateur, le Parlement qui a déjà compris le danger des bandits financiers de mettre à exécution leurs sauvages desseins.

Charmant, n'est-ce pas ? Jaloux des lauriers de Boury et d'Augagneur, notre Humbert y voudrait aller aussi de son petit supplément aux « lois scélérates ».

Nos bons bourgeois trahissent leur affection. Pendant un temps, les plus avisés d'entre eux tentèrent d'enrayez le mouvement antimilitariste en promettant de « réformer », de « républi-

caniser » l'armée. C'était le bon temps où les naïfs chantonnaient :

J'veux une armée qui soit démocratique...

Ils ont eu suffisamment l'occasion de déchanter. Nous avons vu le « héros » Piequière présider aux fusillades de Narbonne, l'armée démocratique commandée par les officiers francs-maçons s'illustrer en maintes tueries intérieures et extérieures, quand elle ne remplaçait pas ou ne protégeait pas les jaunes aux grèves.

Nous avons vu aussi se révéler en toute sa hideur l'abomination des bagnoles militaires. Nos journalistes pharaothrophes affectaient d'approuver les protestations. Aujourd'hui, leur ami Humbert réclame qu'on livre aux affranchis, ses collègues, les fugitifs, les réfugiés, victimes prédestinées de toutes les horreurs des Biribis.

Tels procédés sont dignes d'un parlementaire, dignes aussi de la Grande Presse patriote.

Ils soulignent la terreur justifiée qu'éprouvent nos maîtres de voir s'écrouler leur puissance militaire, minée à la fois par le flot montant des refractaires et l'indiscipline grandissante à l'intérieur des casernes.

Plus que jamais, en cette heure où l'on mobilise les troupes les plus dociles contre le prolétariat de Paris, en même temps qu'on nous menace de carnages internationaux, il convient de travailler, en dépit de tous les mouchards plus ou moins parlementaires,

à désagrégner cette armée infâme, instrument de toutes les fautes, gardienne de tous les Bastilles.

Pétrus.

On se joue de vous, Cheminots

Encore une séance mouvementée, à la Chambre, à propos des cheminots. Cela fait deux en quelques jours. Résultat ? Néant. C'est beau, l'action parlementaire !

Le ministère Monis, dont faisait partie Caillaux, s'était solennellement engagé, à plusieurs reprises, à exiger des Compagnies la réintégration des cheminots révoqués. Comme ce roi de France qui assurait avoir oublié les torts faits au d'Orléans, Caillaux, devenu Premier, ne veut plus se souvenirs. Il vient de repousser hypocritement, mais très fermement, toute idée d'intervention auprès des exploiteurs des chemins de fer. Et la Chambre d'approuver, par deux fois, à une immense majorité.

Que pouvait-on espérer d'un requin comme le Caillaux, fils d'administrateur du P.-L.-M., administrateur de diverses entreprises d'escroqueries appelées par euphémisme établissements de crédit, voire d'une exploitation de chemin de fer en formation, ainsi que nous l'apprend l'*Humanité*.

Mais qu'espèrent des socialistes parlementaires ? Ceux-ci ont beau se démenier comme diables en bénitier dans leur puant aquarium, ils ne peuvent rien pour vous, amis cheminots.

Vos camarades et vous pouvez seuls obtenir satisfaction en vous adressant directement à vos exploiteurs, soit par la grève perlée, soit autrement.

Action directe, action directe ! Il n'y a que ça. Et tout le reste est imposture.

AU MEXIQUE

LA REVOLUTION EN PERIL

Une terrible nouvelle nous est parvenue. Mettant le comble à sa scélérité, le gouvernement des Etats-Unis a permis aux troupes maderistes de passer sur le territoire américain pour tourner les communistes. Deux mille hommes passaient par le Texas, voici trois semaines, se servant de la ligne Southern Pacific et se dirigeant vers Mexicali, dans la Basse-Californie. Fouillant aux pieds toutes les règles des pays neutres, le gouvernement républicain des milliardaires permit en outre l'achat d'armes et de munitions destinées à ces mêmes hommes, pour le compte du gouvernement mexicain.

Ainsi, au moment où les camarades rédacteurs de *Regeneración* et organisateurs de la révolution étaient incarcérés, sur la demande de Madero, les gouvernements de Washington fournissaient à ce dernier les moyens d'écraser les communistes.

L'arrestation de ces camarades eut lieu en effet le 14 juin. Sauvagement, les sbires envoient le local, revolver au poing, puis saccagent tout, non seulement dans les bureaux du journal, mais encore dans l'appartement voisin occupé par un camarade, sa compagne et ses enfants. Le 16, néanmoins, *Regeneración* reparaît sur deux pages, une nouvelle rédaction s'étant formée aussitôt. Le 24, le vaillant organe des libertaires mexicains reprenait sa publication normale.

Mis en liberté sous caution, quelques jours après, Ricardo F. Magon a repris le bon combat, aussi ardent que devait.

Tels sont les derniers événements dont parle *Cultura Proletaria*, hebdomadaire anarchiste de langue espagnole, publié à New-York. Malheureusement, il est encore impossible de savoir de quelle manière les communistes installés en Basse-Californie ont pu accueillir la petite armée envoyée contre eux.

Allons-nous assister impuissants, à l'égorgement de tous ces vaillants camarades et à la destruction de la première société communiste dans son berceau ?</p

Un peu d'Histoire

(Suite)

A chaque instant un scandale éclatait. Un jour l'on apprit que l'affaire du Canal de Panama était en déconfiture ; ce fut un concert de lamentations chez les petits rentiers qui avaient confié leurs épargnes à de Lesseps. 718 millions étaient engloutis. Il y eut une comédie judiciaire organisée, et les sieurs Cottu, Eiffel, Charles de Lesseps furent traduits en correctionnelle pour escroquerie et abus de confiance. Ferdinand de Lesseps, âgé de 88 ans, membre de l'Académie française, grand-croix de la Légion d'honneur, qu'on appelait le « grand Français » ne comparut point en raison de son grand âge ; ainsi en avait décidé le gouvernement ; de plus, l'arrêt ne devait lui être ni appliqué ni même communiqué.

Monsieur Ferdinand de Lesseps n'avait volé que 178 millions. Un chimiste pris sur la route à tendre la main, aurait-il 90 ans, se verrait mettre les menottes aux mains et traîner en prison entre deux gendarmes. Un chimiste n'est pas un « grand Français ».

Egalité !

Le scandale de Panama ne s'arrêtait pas aux financiers. Les politiciens furent atteints dans leur « honneur ». Floquet fut accusé, par le journal nationaliste la *Cocard*, d'avoir touché 300.000 francs alors qu'il était ministre ; plus tard, l'on découvrit que des hommes politiques, des journalistes avaient touché des sommes fabuleuses.

Du 10 janvier au 9 février se déroula le premier procès du Panama ; là on apprend que la Compagnie avait traité avec des entrepreneurs pour l'extraction des terres au prix de 7 francs le mètre cube, mais qu'elle avait résilié pour donner les travaux à Eiffel, l'homme à la tour, à 33 francs le mètre ; que ce même individu avait touché deux millions pour la machinerie contre 40.000 francs dépensés et *dix-huit millions* pour le matériel contre 1.250.000 francs dépensés. Cet honnête homme fut condamné à la peine de... 2 années de prison et 20.000 francs d'amende. A ce prix-là tout le monde voudrait toucher 20 millions ; mais la Cour de cassation annula la décision des premiers juges, déclarant que les coupables étaient couverts par la prescription.

Si la justice se montrait douce pour ces malheureux millionnaires, elle allait bientôt prendre sa revanche en se montrant d'une sévérité inouïe envers les anarchistes.

Le 4 avril 93, Charles Dupuy devint président du conseil. Il fallait détourner l'attention publique de tous ces scandales qui jetaient le discrédit sur le parlementarisme.

Les Compagnons ne manquaient ni d'arguments ni de preuves contre l'autorité, leurs ennemis se chargeaient de leur en fournir. Une situation aussi ridicule pour les « hommes d'ordre » ne pouvait durer.

Le 1^{er} mai, des manifestations ouvrières eurent lieu. Le sinistre Dupuy chercha à se faire la main et lance la police contre les travailleurs. En juillet, les rapins donnèrent leur bal annuel à la *Bal des Quatre-z-arts* où la morale et la pudeur furent quelque peu malmenées ; une jeune femme fut exhibée toute nue dans un défilé clôturant le bal. Le sénateur Bérenger demanda des poursuites ; déférés devant la 11^e chambre, les coupables furent condamnés à 100 francs d'amende. Le 1^{er} juillet, les étudiants résolurent d'aller conspuer Bérenger, qu'ils avaient surnommé le Père la Pudeur. Dupuy donna l'ordre à Lozé, alors préfet de police, d'agir sans pitié ; les brigades centrales renforçèrent la police ; dans une charge contre les étudiants, un employé de commerce nommé Nuger assis à la terrasse du café d'Harcourt, fut tué par une brute policière ; ce crime, dont le responsable était la sinistre crapule qui se trouvait à la présidence du conseil, exaspéra Paris. Aux étudiants se joignirent les cochers qui étaient en grève et une grande partie des travailleurs, puis aussi, disent les journaux de l'époque, des gens sans aveu ; ces gens sans aveu étaient les anarchistes que le gouvernement cherchait déjà à frapper. Des actes d'action directe furent accomplis : pendant quelques jours l'émeute battit son plein ; la troupe, la police chargent avec la brutalité la plus révoltante, les tramways, les omnibus furent renversés, les kiosques jetés bas, des barrières s'élevèrent sur divers points, des conduites de gaz furent coupées ; les agents frappaient à coups de sabre, une charge de flics force même l'Hôtel-Dieu ; les blessés furent en nombre considérable. Le gouvernement, affolé, craignant que les obstacles de Nuger ne donnent lieu à des manifestations dont il paierait les frais, car il sentait le mépris dont il était l'objet de toutes parts, donna l'ordre à la force armée d'enlever le corps de sa victime pendant la nuit de l'hôpital de la Charité pour le conduire à la gare de Lyon et de là à Clermont-Ferrand, résidence de la famille.

Les tribunaux frappent avec la der-

nière rigueur les manifestants ; ils n'ont plus devant eux des millionnaires, des escrocs de haut vol, des ministres, des sénateurs ou des députés, mais des prolétaires ; l'audace des juges, leur cruauté, leur canaille s'en acrent d'autant.

L'ignoble Dupuy fait appel à l'armée, de nombreux régiments de province viennent à Paris et la capitale se trouve sous la botte du policier et du soldat ; enfin cet infâme bandit descendant le dernier degré de gredinerie fit occuper militairement la Bourse du travail le 6 juillet. Scènes de sauvagerie se déroulent, des ouvriers sont jetés par-dessus les rampes des escaliers par les brutes policières ivres, les syndicats sont expulsés et la Bourse fermée. Le 9 juillet 93, la Chambre interpellé le gouvernement sur ces incidents. Dupuy répondit qu'on avait exacerbé la brutalité de la police et posa la question de confiance. 343 eunuques approuvèrent les déclarations du bandit. Quelques jours après, celui-ci sacrifia Lozé et le remplaça par Lépine, préfet de Seine-et-Oise.

Le veulerie de la masse en face de toutes les ignominies, de tous les crimes qui se déroulaient était incroyable. Les Compagnons, écœurés, reprirent la lutte avec plus d'ardeur. Le 13 novembre 93, le ministre plénipotentiaire de Serbie à Paris, le sieur Georgewitch, dinait au bouillon Duval, 65, rue des Petits-Champs quand un jeune cordonnier de 19 ans le frappa en pleine poitrine d'un coup de tranchet. L'auteur de cet acte de propagande par le fait se nommait Lhéautier, c'était un garçon sobre et travailleur. Il fut condamné le 23 février, aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de la Seine. Le sieur Commyx présida l'avocat général était le sanguinaire Bulot qui, avec sa sérocité habituelle, réclama la peine de mort contre cet enfant de 19 ans, lequel déclarait qu'il n'avait pas voulu donner la mort mais simplement blesser un bourgeois. M^e Lagasse dépendait Lhéautier.

L'année suivante, Lhéautier fut assassiné aux îles du Salut, le 21 octobre, tombant sous les coups de revolver des chauches ainsi que plusieurs autres anarchistes.

La société était sauvee ; elle avait tué un enfant.

Le lendemain de l'acte de Lhéautier, une bombe éclatait à Marseille devant l'hôtel de la Division militaire.

Le 9 décembre, les honorables panamistes, réunis au Palais-Bourbouze, discutaient l'élection de Mirmam, député socialiste de Reims, quand Vaillant leur envoya, du haut des tribunes publiques, sa carte de visite sous la forme d'une marmite à renversement ; plusieurs individus qui fabriquaient des lois subirent une incapacité de travail de quelques jours ; personne ne fut tué et partout l'on s'amusait de la frousse éprouvée par nos législateurs ; cet incident permit au gouvernement de demander « au pays » de nouvelles lois sur la presse et ensuite contre les associations de malfaiteurs (lisez anarchistes). Dupuy allait faire voter les familles lois scélérates.

E. Guichard.

(A suivre.)

P. S. — Dans mon dernier article, une erreur d'impression me fait dire que l'alliance franco-russe eut lieu en 93. C'est en 91 qu'il faut lire.

LE VIEUX DIOGENE

Vient de paraître :

Le Pamphlet du Vieux Diogene
1^{er} numéro : Marianne et la Mobilisation.
Si tu pars en guerre, Marianne, tu es foute !

Bi-mensuel, 0 fr. 15 le numéro. Dans tous les kiosques. Rédition, 65, rue Lepic, Paris.

Une lettre de Sagrista

Notre camarade espagnol, l'artiste Sagrista, a adressé au *Reveil* (de Genève), la lettre suivante :

Chers Camarades,
Une nouvelle intimité a été commise à mon égard. J'ai été transféré à la prison correctionnelle, où j'ai du recevoir le costume de fardat. Le directeur général des prisons m'avait pourtant promis de faire tout son possible pour éviter ce transfert, et confiant en sa promesse, j'étais bien tranquille. Mais tout à coup, sans aucun préavis, j'ai été appelé pour être conduit au Correctionnel ni plus ni moins qu'un condamné de droit commun.

Ce n'est pas tout. Une lettre de notre cher camarade Anselmo Lorenzo, dans laquelle il me demandait un dessin, ayant été couverte, M. le directeur me fit savoir qu'une fois au Correctionnel, tout travail pour le dehors m'était interdit. C'est ainsi que le faible secours que je pouvais fournir aux miens leur a été supprimé, car je faisais quelques dessins pour une revue me donnant toujours du travail, en dépit des persécutions et de l'emprisonnement.

Je vous remercie de grand cœur pour la campagne faite par le *Reveil* en ma faveur,

campagne qui a trouvé aussi un large écho dans la presse avancée d'autres pays.
Je vous embrasse fraternellement.

Fermín SAGRISTÀ.

N'y a-t-il point là de quoi révolter toutes les consciences honnêtes. Souhaitons que bientôt les bourreaux de l'artiste admirateur de Ferrer, cette autre victime du goupillon et du sabre, voient se dresser le peuple insurgé et veugler de tous les martyrs de l'idée anarchiste.

Vient de paraître

L'Initiation Sexuelle (Entretiens avec nos Enfants), par G. Besselle. Préface du docteur L. Breselle. Un volume avec figures dans le texte. Prix : 3 fr. net; franco à 3 fr. 30 ; étranger, 3 fr. 60.

Enfin vont s'écrire toutes les personnes éprises de progrès et de vérité. C'est qu'en effet un livre qui traite de l'initiation sexuelle de l'enfant est attendu, on peut le dire, depuis des siècles. Le Congrès international d'hygiène scolaire, qui s'est tenu à Paris en août 1910, s'est longuement occupé de cette question, et nombreux d'éménages professeurs ont été d'avis qu'il était grand temps de donner aux enfants des notions scientifiques sur les choses de la sexualité. Vers la même date, un projet de loi déposé à la Chambre italienne demandait qu'un enseignement sexuel fut institué dans toutes les écoles de la péninsule.

Mais chacun s'accorde à reconnaître que c'est là une matière délicate et que nul ma-nuel n'existe encore.

Ce manuel, les pères et mères de famille, ainsi que les instituteurs, le trouveront dans l'*Initiation Sexuelle*.

Au très grand mérite de fournir les moyens pratiques de donner aux enfants un enseignement sexuel avec tout le tact, tout le doigté désirables, l'auteur joint celui, non négligeable, de décrire, en des termes accessibles à tous, les phénomènes de la reproduction humaine, qu'aucun adulte ne devrait plus ignorer.

En outre, ou plutôt à cause de ses qualités de naturel, soit intérieurement. Le système semble logique. Seulement, Bainville citant Proudhon, comme capable de confirmer ses dires, il remet en mémoire les théories du « père de l'anarchie », sur l'évolution de la guerre.

Oui, il faut que la guerre se fasse, soit extérieurement à la nation ou au groupe social, soit intérieurement. Mais il y a deux modes de guerre intérieure. La première — celle aperçue par Bainville — est une lutte religieuse ou politique. La seconde, — celle visée par Proudhon — est une lutte industrielle.

Voilà la thèse de Bainville bien entamée. Je laisse la parole à Proudhon :

« Il suit de là que l'antagonisme que nous

Revue des Idées

« L'Action Française »

A l'heure actuelle, il y a, comme constructions idéologiques dans le domaine social, deux systèmes intéressants : le monarchisme, représenté par Maurras, et le néo-marxisme (ou syndicalisme révolutionnaire), représenté par Sorel.

Le premier séduit par son « élégance » bien française, son harmonie. Le second domine impérieusement et prend de force la sympathie et l'intelligence.

Il ne peut être question ici, pour cette fois tout au moins, d'examiner les deux écoles, mais de prendre des idées détaillées, apportées quotidiennement par l'une des deux.

Le discours d'Anatole France sur la paix, va me fournir le sujet d'une petite confrontation d'idées.

Dans un de ses derniers discours, il parlait des coups portés à la doctrine darwinienne, des théories de Quinton, et il laissait voir qu'il connaissait les idées de Sorel sur « les illusions du progrès ». Une fois de plus il a résumé sa pensée sur la guerre et la paix. D'ordinaire, quand un littérateur traite ces choses, il choisit un de ces deux thèmes : la sentimentalité antiguerrière, sujet favorable aux déclamations sur les horreurs de la guerre et aux rêves sur la « fraternité des peuples » ; ou bien, il tombe dans le chauvinisme étroit.

A. France s'élève au-dessus de ces banalités. Pour lui, la guerre est un phénomène naturel, normal. Il la place comme un des éléments qui ont élevé les nations et les civilisations. La paix qu'il désire n'est pas la paix, c'est la guerre intellectuelle, industrielle, celle qui nous fait conquérir le monde pour l'utiliser.

Jacques Bainville (1), qui commente ce discours, montre que les désirs pacifiques ont toujours été vains. Reprenant le mot d'un de ses collègues de l'*Action Française*, il nous donne à choisir : la guerre extérieure ou la guerre civile.

En effet, si la guerre est un phénomène naturel, il faut qu'elle s'accomplisse extérieurement ou intérieurement.

Le système semble logique. Seulement, Bainville citant Proudhon, comme capable de confirmer ses dires, il remet en mémoire les théories du « père de l'anarchie », sur l'évolution de la guerre.

Oui, il faut que la guerre se fasse, soit extérieurement à la nation ou au groupe social, soit intérieurement. Mais il y a deux modes de guerre intérieure. La première — celle aperçue par Bainville — est une lutte religieuse ou politique. La seconde, — celle visée par Proudhon — est une lutte industrielle.

C'est absolument l'avis de tous ceux qui étudient avec sympathie la philosophie néo-nationaliste, et dont la sensibilité et l'intelligence sont constamment choqués par des enfantillages.

acceptions comme loi de l'humanité et de la nature « la guerre », ne consiste pas en un *pugilat*, en une lutte corps à corps. Ce peut être tout aussi bien une lutte d'industrie et de progrès : ce qui, dans l'esprit de la guerre, et pour les fins de haute civilisation qu'elle poursuit, revient en dernière analyse, au même.

Et plus loin :

« ... Mais il ya cette différence énorme que dans cette arène de l'industrie, les forces sont en lutte non moins ardente que sur les champs de carnage ; là aussi, il y a destruction et absorption mutuelle. Je dirai même que dans le travail comme dans la guerre, la matière première du combat, sa principale dépense, est toujours le sang humain... »

... Mais il ya cette différence énorme que dans les luttes de l'industrie, il n'y a de véritables vaincus que ceux qui n'ont point ou qui ont lâchement combattu : ce qui emporte cette conséquence que le travail rend à ses armées, et souvent au-delà, tout ce qu'elles consomment, chose que la guerre ne fait pas, qu'elle ne saurait faire jamais... »

Dans *l'Idée générale de la Révolution*, Proudhon dit : Ce que nous mettons à la place des armes permanentes, ce sont les compagnies ouvrières. »

Le dilemme de M. Bainville est donc brisé. La guerre, phénomène social et naturel, peut s'accomplir sans patriotisme et sans armée, dans les cadres de l'industrie.

Dans *l'Action Française*, il y a parfois des choses intéressantes à lire. Les deux écrivains qui attirent spécialement l'attention dans les colonnes de ce journal, sont MM. Maurras et Lasserre.

M. Daudet joue les rôles comiques.

A part quelques articles révélant une pensée très haute, il se trouve dans l'A. F. des sortes vraiment trop fortes. Ainsi, on impute la responsabilité de la dépopulation à la République ! Comme si cela ne dépendait pas des faits économiques ! Il y a encore — même dans l'œuvre de Maurras, le plus sérieux des écrivains nationalistes — des pages ineptes. Celles que Maurras a consacrées à deux portraits du duc d'Orléans, par exemple. L'apologiste de l'intégrité tombant à ce bas félicisme, n'est pas comique ?

On peut dire comme l'écrivait M. G. Guy-Grand, dans les *Annales de la Jeunesse* (janvier 1908) :

... Je suis gagné par le sérieux, le serré de la discussion, la finesse où la force de la dialectique, puis le rebondissement sur des puérilités si énormes que je me demande si je ne suis pas en présence de solennels mystificateurs. »

C'est absolument l'avis de tous ceux qui étudient avec sympathie la philosophie néo-nationaliste, et dont la sensibilité et l'intelligence sont constamment choqués par des enfantillages.

S. T.

LES ENNEMIS DU PROGRÈS

En notre siècle de progrès où la science fait chaque jour de nouvelles conquêtes, il n'est pas mauvais de jeter quelquefois un regard vers le passé pour mesurer la distance parcourue.

Il n'y a guère plus d'un siècle que quelques hommes hardis et ingénieurs s'essaient à mettre à profit la force élastique de la vapeur découverte par Denis Papin.

Leurs essais échouèrent bien des fois, mais il est certain qu'ils auraient eu moins de peine s'ils n'avaient pas eu à triompher non seulement des obstacles naturels qui se dressaient devant eux, mais encore de l'ignorance des fous et de la stupidité des gouvernements.

Le malheureux Fulton, qui eut un des premiers l'idée de construire un bateau à vapeur, fut traité de fou et se vit refuser l'autorisation de naviguer sur la Seine. Il navigua tout de même, mais son bateau fut brisé sur la Tamise par des bateliers féroces, ignorants et jaloux, qui craignaient déjà la concurrence. Le pauvre inventeur n'eut d'autre ressource, pour mettre fin à ses malheurs, que de se jeter dans l'Hudson, en Amérique, sa « patrie ».

Combien d'infortunés inventeurs voient leurs efforts ainsi récompensés. Une innovation qui eut du mal à s'implanter en France fut celle des chemins de fer. On ne construit pas une ligne comme on construit une maison, et ici il fallait faire appel à l'Etat pour obtenir l

L'Agitation

ANGERS

Voilà plus de trois mois que dure la grève du Bâtiment et rien ne fait prévoir la fin du conflit.

Contrairement à ce qui a été annoncé, Hamelin a été condamné à un mois de prison et 16 francs d'amende. D'autres condamnations ont été prononcées : Perrault, un mois de prison sans sursis et 16 francs d'amende ; Lorrioux, deux mois de prison et 16 francs d'amende sans sursis.

Le crime reproché à Lorrioux, des manœuvres, est que pendant la grève, le 22 mai dernier, il pénétra sur un chantier où travaillait un jaune. A noter que la palissade était ouverte ; il n'y eut donc pas d'effraction. Le renégat invité à cesser le travail se sauva. C'est ce qui a valu deux mois de prison au camarade Lorrioux, et malgré l'absence à l'audience de l'intéressé qui n'a été ni présent au poste de police, ni au juge d'instruction, ni convié à la correctionnelle. Que c'est beau la justice !

Quant à Perrault, condamné à un mois et 16 francs d'amende, il est accusé de vol d'outils et vêtements suivis de restitution, de violences et violation de propriété. Il avait ramassé à terre les outils d'un jaune et les avait déposés plus loin.

Malgré ces persécutions, les grévistes n'ont cessé d'être calmes et sont restés dans la légalité jusqu'à ce jour.

Les entrepreneurs ont fait apposer des affiches informant les ouvriers que les chantiers sont ouverts lundi qu'ils leur accordent 0 fr. 05 d'augmentation à partir... (je vous le donne en mille) du 1^{er} janvier 1912.

Les ouvriers commencent enfin à se réveiller et pour répondre aux provocations patronales, au nombre de plusieurs centaines, parcourent les rues de la ville depuis 5 heures le matin, drapeau rouge en tête au chant de l'Internationale, se rendant sur tous les chantiers et chez les entrepreneurs en consignant ceux-ci. Il n'est que temps qu'ils se montrent un peu, et comme disait Le Du, délégué de la Fédération, à la réunion du 28 juin, espérons qu'ils trouveront dans leur sac à malice des arguments pour amener les patrons à composer.

Jean Labey.

Communications

Fédération révolutionnaire communiste et Jeunesse communiste du 1^{er}. — Réunion extraordinaire le 12 juillet, salle Presse, 167, avenue de Choisy à 7 h. 30 très précise. Tous les copains du groupe du 1^{er} et de la jeunesse sont priés d'être présents pour prendre des décisions au sujet des manifestations du 13 et 14 juillet et pour aller à la réunion de la Fédération le même soir à la Bellevilloise.

Nous invitons le groupe de la jeunesse du 1^{er}

à nous envoyer un de ses membres pour entendre pour la scire du 13. Démission du secrétaire pour raison de santé.

Samedi 15, concert de famille et de propagande. Nous invitions tous les copains s'intéressant au concert et au théâtre à venir nous faire part de leurs idées tous les jeudi à la salle Presse jusqu'à nouvel ordre.

Fédération révolutionnaire communiste. Section du 1^{er}. — Réunion jeudi 13 juillet à 8 h. à la salle Boulodrome, 54, quai de la Loire. Le groupe se réunira tous les jeudis même adresse. Il ne sera envoyé des convocations que pour les cas urgents et imprévus.

Caserne entre camarades.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Samedi 15 juillet, grande balade à Garches. Rendez-vous à 8 h. à cour de Rome (gare Saint-Lazare). Prix, aller et retour : 1 fr. On trouvera à proximité du beau parc de Garches tout ce dont on aura besoin pour manger sur l'herbe.

Nos amis de la Fédération Révolutionnaire Communiste sont cordialement invités.

Jeunesse d'éducation et d'action du 1^{er}. — Appel aux jeunes. Camarades du 1^{er} qui avons trouvé utile de former une jeunesse d'action, nous devons constater qu'il s'est passé et qu'il se passera dans notre quartier, si nous n'y remédions pas, des faits contre lesquels nous devons réagir.

C'est pourquoi nous faisons appel à tous les jeunes camarades à venir à notre réunion qui aura lieu le jeudi 13 juillet à 8 h. à 103, rue du Château. Au « Petit Balcon ».

ANGERS

Groupe d'éducation sociale. — Le groupe d'études se réunit le samedi 22 juillet à huit heures du soir à la Coopérative d'Angers-Doutre. Une causerie sera faite par un camarade qui traitera : Collectivisme ou Communisme.

Invitation à tous.

BOULOGNE-S-MER

Jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Tous les samedis soirs à 8 h. à la Bourse du Travail 2^e étage réunion de la Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire. Tous les camarades de bonne volonté et conscients de leurs droits y sont invités. Sujet traité : Décision à prendre pour organiser une conférence publique et contradictoire contre l'esroquerie des retraites ouvrières. Une causerie sera faite par un camarade.

MARSEILLE

Sabalo sera 15 luglio alle ore 9 i compagni italiani residenti a Marsiglia sono invitati a trovarsi nel locale detto « Les Causeries », 46, quarto di Rive-Neva, quarto piano, Organizzazione d'un gruppo da studi sociali in lingua italiana.

Comité de défense sociale. — Dimanche 16 juillet à 6 h. du soir assemblée générale au siège bar Combahuzier, 63, allées des Capucines.

THIZY

Le groupe artistique Intersyndical et Coopératif « Avenir de Bourgneuf » organise dans cette ville une grande soirée familiale artistique, le samedi le 15 juillet à 8 heures du soir grande saalle des Halles.

Les lecteurs des journaux révolutionnaires sont cordialement invités avec leurs familles à assister à cette soirée. Le programme sera des plus attrayants.

Nota : Les cr. font accompagnés de leurs parents ne paient pas.

La Commission :

TROYES

Réunion de tous les Révolutionnaires et anarchistes ainsi que les syndicalistes antiparlementaires. Chez Guiller, rue Thiers, jeudi soir 12 juillet à 9 h. précises. Communication importante.

Nous invitons le groupe de la jeunesse du 1^{er}

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée du montant en timbres, mandats, bon de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago.....	0 95 0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine).....	0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine).....	0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine).....	0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine).....	0 25 0 20
Entre Paysans (Malaesta).....	0 10 0 15
Aux anarchistes qui signorent (Ch. Albert).....	0 40 0 15
A. B. C. du libertaire (Lermine).....	0 40 0 15
L'Anarchie (Malaesta).....	0 05 0 10
L'Anarchie (A. Girard).....	0 40 0 15
Evolution et Révolution (E. Reculus).....	0 20 0 25
Arguments anarchistes (Beaure).....	0 10 0 15
La question sociale (S. Faure).....	0 10 0 15
Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15 0 20
Organisation, Initiative, cohésion, (Jean Grave).....	0 10 0 15
Le patriotisme par un bourgeois, (D. Décharat, d'Emile Henry).....	0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam (A. Girard).....	1 25 1 35
Rapport sur un congrès antiparlementaire.....	0 50 0 60
Les déclarations d'Etievant.....	0 10 0 15
Le Communisme et les paresseux (Chapelier).....	0 10 0 15
L'Esprit de révolte (Kropotkine).....	0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.....	0 10 0 15
La chaise à canon (Manuel Devaldès).....	0 05 0 10
Aux conscrits.....	0 10 0 15
Le Militarisme (Fichen).....	0 10 0 15
L'Antimilitarisme (Hervé).....	0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave).....	0 10 0 15
Contre le brigandage marocain (Girard).....	0 15 0 20

ANTIMILITARISME

Pages d'histoire socialiste (Tchernoff-Kesoff).....	0 25 0 30
La vie des salaires (J. Guesde).....	0 10 0 15
La droit à la paix (Lafargue).....	0 10 0 15
Revolte et sabotage.....	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave).....	0 10 0 15
Grève et sabotage (Fortuné Henry).....	0 10 0 15
L'A B C syndicaliste (Georg, Yvelot).....	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettaïa).....	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg).....	0 10 0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit).....	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).....	0 10 0 15
Le Syndicat (Bergel).....	0 10 0 15
Les lois salariales.....	0 25 0 30
La grève générale (Arlitude Briand).....	0 05 0 15
Syndicale et révolution (Pierre).....	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé).....	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert).....	0 60 0 65
L'Illusion parlementaire (Laisant).....	0 10 0 15
Si l'avais à parler aux électeurs (Jean Grave).....	0 10 0 15

ANTIPARLEMENTARISME

Pages d'histoire socialiste (Tchernoff-Kesoff).....	0 25 0 30
La vie des salaires (J. Guesde).....	0 10 0 15
Le droit à la paix (Lafargue).....	0 10 0 15
Revolte et sabotage.....	0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave).....	0 10 0 15
Grève et sabotage (Fortuné Henry).....	0 10 0 15
L'A B C syndicaliste (Georg, Yvelot).....	0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettaïa).....	0 10 0 15
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne (Stackelberg).....	0 10 0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit).....	0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).....	0 10 0 15
Le Syndicat (Bergel).....	0 10 0 15
Les lois salariales.....	0 25 0 30
La grève générale (Arlitude Briand).....	0 05 0 15
Syndicale et révolution (Pierre).....	0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé).....	0 10 0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert).....	0 60 0 65
L'Illusion parlementaire (Laisant).....	0 10 0 15
Si l'avais à parler aux électeurs (Jean Grave).....	0 10 0 15

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure).....	0 15 0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot).....	0 05 0 10
Fin de la congrégation, commencement de l'antiréligion (Hanriot).....	0 20 0 25
La peste religieuse (Jean Mos).....	0 10 0 15
Le philosophe avec la Mort (Diderot).....	0 40 0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmann).....	0 05 0 10
Le Néant (incombusibilité de l'âme) (Lipfay).....	0 50 0 55
La panacée-révolution (Jean Grave).....	0 10 0 15
Justice (Fischer).....	0 10 0 15
Les Incendiaires, poème (E. Vermeesch).....	0 10 0 15
Les procès des quatre (Aimerdy).....	0 20 0 20
L'Education de demain (Laisant).....	0 15 0 20
Amour libre (Mad. Vernet).....	0 10 0 15
L'immoralité du mariage (Chagnollu).....	0 10 0 15
Pages choisies	